

# NOTES

POUR SERVIR

A

## L'HISTOIRE DE L'INSURRECTION

DANS LE SUD  
DE LA PROVINCE D'ALGER

DE 1864 A 1869

SECONDE PARTIE

(Suite. — Voir les nos 136, 137, 138, 139, 140 et 141)

### VI

État de l'insurrection dans le sud-ouest de la province de Constantine.

— Les rebelles de cette province établis dans les gorges de l'ouad Medjeddel. — Le général Jusuf reçoit l'ordre de combiner une action avec le commandant de la colonne de Bou-Saada, et de fermer aux rebelles les débouchés du Medjeddel sur l'ouest. — Arrivée à Djelfa du convoi de ravitaillement du colonel Archinard. — Évacuation du biscuit-ville de Dar-Djelloul. — La colonne Jusuf se porte sur l'ouad-Medjeddel. — Battus dans deux combats, les rebelles de la province de Constantine pénètrent dans celle d'Alger par les gorges de Gaïga. — Ordre au colonel Guimar de constituer une colonne, à Djelfa, et de se porter à leur rencontre. — Avis donné au général Liébert de la direction des rebelles. — Organisation d'une colonne, dont le commandement est donné au colonel Margueritte, pour être lancée sur l'émigration. — Affaire d'El-Atheuf-el-

*Revue africaine*, 24<sup>e</sup> année. N° 142 (JUILLET 1880).

Mekam ou Aïn-Malakoff. — Le général Jusuf rejoint les trois colonnes à Aïn-Malakoff, et rentre avec elles à Djelfa. — La colonne Liébert rappelée dans le Tell. — Escarmouches autour de Djelfa. — Défection des Oulad-Naïl. — Mort du bach-agma des Oulad-Naïl, Sid Cherif-ben-El-Ahreuch.

Depuis le départ de Boghar de la colonne Jusuf, nous l'avons dit, la plus grande partie des tribus du cercle de Bou-Sâada — les Oulad-Madhi et les Sahri de l'Est, entre autres, — quelques-unes de celles de la subdivision d'Aumale qui confinent aux tribus de Boghar, s'étaient mises en insurrection ; mais, loin du marabout, séparées des tribus dissidentes par les Oulad-Naïl — qui tenaient encore — par la colonne Jusuf, laquelle opérait dans ces parages, elles ne pouvaient songer à rejoindre Sid Mohammed-ould-Hamza, pour le moment du moins. Ces tribus composaient donc un groupe insurrectionnel séparé, et elles s'étaient réunies, en attendant que le marabout se rapprochât d'elles, dans les gorges si difficiles de l'ouad Medjeddel, où elles se croyaient inattaquables.

La colonne de Bou-Sâada (province de Constantine), commandée par le colonel Lepoittevin de la Croix, du 3<sup>e</sup> de Tirailleurs algériens, qui venait d'être renforcée, reçut l'ordre d'attaquer ces rebelles dans leurs positions. Mais pour en finir plus promptement avec eux, et dans le but de leur fermer toute retraite vers l'Ouest, le Gouverneur général prescrivit au général Jusuf de se porter, avec sa colonne, aux débouchés des gorges du Medjeddel, et d'y pénétrer en combinant son attaque avec celle du colonel de la Croix.

L'arrivée du général Jusuf, le 30 octobre, à Djelfa, lui permettait d'être à temps au rendez-vous que lui avait proposé le commandant de la colonne de Bou-Sâada, à la condition toutefois que les vivres dont il avait besoin ne se fissent pas attendre. La prévoyance du colonel Archinard, chargé de l'escorte du convoi attendu, vint enlever cette préoccupation au commandant de la division d'Alger.

En effet, parti le 15 septembre pour aller en ravitaillement à Boghar, le colonel Archinard était de retour à Serguin, le 20, avec

un fort convoi, qui, en outre des bêtes de somme, ne comprenait pas moins de quatre-vingts voitures de roulage. Les instructions du général Jusuf prescrivaient au colonel de lui amener ce convoi jusqu'à Djelfa ; mais ce dernier ayant fait ressortir aux yeux du général les difficultés résultant du nombre et de la nature de ses moyens de transport, le commandant de la division d'Alger avait décidé que le colonel Archinard attendrait à Serguin la colonne Liébert, qu'il envoyait à sa rencontre, ces troupes ne lui étant pas indispensables pour l'opération projetée de l'ouad Medjeddel ; d'ailleurs, des ordres venus d'Alger invitaient le général à faire remonter le plus tôt possible cette colonne vers le Nord pour maintenir la tranquillité du Tell.

Aucun indice inquiétant n'existait dans les cercles de Médéa et de Tniyet-el-Ahd ; mais celui de Bou-Sâada était en pleine rébellion, et le sud de la subdivision d'Aumale était des plus menaçants ; il y avait donc urgence à se tenir partout sur ses gardes.

La colonne Liébert se sépare de celle du général Jusuf, le 1<sup>er</sup> octobre, pour prendre, par une route plus à l'ouest, la direction de Serguin. Avant son départ, le général Jusuf lui échangeait son escadron du 1<sup>er</sup> de Chasseurs d'Afrique contre deux escadrons du 3<sup>e</sup> de Hussards présentant un effectif plus fort. Le colonel Margueritte avait ainsi sous sa main deux escadrons de son régiment.

Se conformant aux ordres qui lui avaient été donnés, le colonel Archinard était parti de Serguin, le 1<sup>er</sup> octobre, avec son convoi ; il était, le 4 au soir, à Djelfa, sans avoir éprouvé d'autres difficultés que celles résultant du grand nombre de ses voitures dans un pays sans routes tracées et bosselé de dunes de sable, et de la traversée de la *sebkha* Zar'ez, bien qu'un bon guide du pays se fût chargé de diriger la colonne par un gué suffisamment consistant, même pour les voitures lourdement chargées.

Le convoi Archinard avait permis de rehausser les approvisionnements des magasins du poste de Djelfa à un taux suffisant, pour permettre de tenter ultérieurement une expédition de quelque durée dans le sud de la province d'Alger, ou de concourir à toute opération sur la frontière ouest de la province de

Constantine. Il devenait donc inutile de conserver le biscuit-ville de Dar-Djelloul, qui paralysait sans avantage une fraction mieux à sa place dans la colonne. Aussi, le général Liébert avait-il été chargé, le 1<sup>er</sup> octobre, avant de quitter définitivement la colonne Jusuf, de continuer sa route jusqu'à Serguin, pour y prendre tout ce qui y restait des approvisionnements du dépôt de Dar-Djelloul, qu'il devait ramener, avec sa garnison, sur Djelfa, où il avait l'ordre de rentrer le 9 ou le 10 octobre. Là, il reprendrait toutes les voitures venues de Boghar, et il les utiliserait pour faire une évacuation des malingres et des malades qui étaient hors d'état de suivre plus longtemps la marche des colonnes.

Depuis longtemps déjà, le général Jusuf s'était mis en relations avec le colonel Lepoittevin de la Croix, qui, nous l'avons dit, commandait la colonne de Bou-Sâada ; mais les communications entre eux étaient extrêmement difficiles, par suite de la surveillance incessante qu'exerçaient sur les passages dans les montagnes les *chouaf* des rebelles. Le général Jusuf parvint cependant à faire connaître au colonel de la Croix qu'il partirait de Djelfa le 5 octobre, et que, le 6, il serait sur l'Aïn-el-Kahla, à l'entrée du défilé de l'ouad Medjeddel, prêt à combiner avec lui les mouvements qu'il aurait à lui proposer.

Le général Jusuf constitue sans retard une colonne solide et vigoureuse, dont il choisit les éléments parmi les troupes qu'il a sous la main, laissant à la garde de Djelfa les hommes qui ont le plus besoin de repos. Cette colonne était forte de 3,200 hommes et 1,750 chevaux. Elle se composait de : un bataillon de Chasseurs à pied, un de Zouaves, un de Tirailleurs algériens, un bataillon mixte des 36<sup>e</sup> et 77<sup>e</sup> d'infanterie, de deux escadrons de Chasseurs d'Afrique, de trois escadrons de Hussards, d'un escadron de Spahis, de deux sections d'artillerie de montagne, et des services administratifs.

La section d'artillerie de campagne resta à Djelfa, où elle devait servir, d'ailleurs, à l'armement du bordj.

Les divers détachements ne faisant pas partie de la colonne Jusuf, et qui étaient désignés pour rester à Djelfa, furent réunis et placés sous le commandement du colonel Guimar, du 77<sup>e</sup> d'infanterie.

La colonne Jusuf se mit en route, le 5 octobre, dans la direction du nord-est ; elle emportait dix jours de vivres, quatre dans le sac des hommes, et six sur les animaux de transport.

Nous devons dire que les nouvelles qu'avait reçues le général Jusuf du colonel de la Croix dataient déjà de quelques jours, de sorte qu'il ignorait si la situation ne s'était pas modifiée ; il avait résolu néanmoins de se porter sur le point qu'il avait indiqué au commandant de la colonne de Bou-Sâada. Mais au moment où il venait de donner le signal du départ, le général recevait une dépêche du colonel, lui annonçant que les tribus rebelles avaient subi déjà deux échecs sérieux, l'un, le 30 septembre, à Tniyet-er-Rih, et l'autre, le 2 octobre, sur l'ouad Dermal. A la suite de cette double défaite, les insurgés avaient été rejetés vers les débouchés ouest de l'ouad Medjeddel, d'où le colonel de la Croix se proposait de les talonner et de les pousser vers la colonne du général Jusuf, qu'il priait de descendre dans les gorges par l'Aïn-el-Kahla. Le général confirmait sa marche au commandant de la colonne de Bou-Sâada, et l'informait de nouveau de son arrivée, le lendemain 6, sur les eaux de cette source.

A cinq heures du soir, la colonne s'arrêtait sur un vaste plateau, et dressait ses tentes à Haci-el-Aoud.

Le lendemain 6, la colonne continuait sa marche dans la même direction que la veille. Vers sept heures du matin, des cavaliers du goum amenaient au général deux Arabes complètement nus : ce sont deux courriers que lui a expédiés le colonel de la Croix pour le renseigner sur la direction suivie par l'émigration rebelle. Surpris en chemin par des coupeurs de route, qui les ont dépouillés, ces courriers n'ont pu arriver la veille, ainsi qu'ils le devaient et qu'ils l'avaient, dirent-ils, espéré. Ils informent le général que les tribus rebelles, soupçonnant sans doute ses intentions, avaient pris le parti de sortir des gorges de Gaïga par le nord, et qu'elles devaient dessiner, en ce moment, leur mouvement vers l'ouest, en longeant la rive sud du Zar'ez oriental.

Malgré la probabilité de ce renseignement, le général ne crut pas devoir cependant, sur la foi d'un avis qui lui parvenait verbalement par de si étranges courriers, modifier la combinaison

qu'il avait arrêtée avec le colonel de la Croix, et avant que cet officier supérieur lui eût fait savoir d'une façon plus certaine qu'il n'avait plus besoin de son concours. En définitive, ce renseignement pouvait être de provenance ennemie, et n'avoir d'autre but que de l'éloigner du point par lequel les tribus rebelles avaient l'intention de déboucher dans la plaine. Le général se décida donc à suivre la direction convenue jusqu'à ce qu'il eût reçu avis contraire de la part du colonel de la Croix.

Quoi qu'il en soit, le général Jusuf se hâta de prescrire au colonel Guimar de constituer, sans retard, une colonne avec tout ce qu'il pourrait réunir de bons marcheurs parmi les hommes laissés à Djelfa, d'y joindre la section d'artillerie de campagne, et de se tenir prêt à exécuter, au premier signal, une marche forcée dans la direction qui lui serait indiquée ultérieurement.

Le général reçut, étant en marche, la confirmation des nouvelles qui lui avaient été apportées, le matin, par les deux indigènes dépouillés, lesquels étaient bien réellement des courriers du colonel de la Croix.

La marche du général Jusuf dans l'Est étant devenue dès lors sans utilité, il ne lui restait plus qu'à faire demi-tour, et à prendre les mesures que comportaient les circonstances. A une heure, la colonne s'engage dans le Djebel Es-Sahri, pays très boisé et haché de ravins, et va camper à Meliliah. Les insurgés ont, en effet, évacué les gorges de l'ouad Medjeddel.

Dans la soirée, les coureurs que le général a envoyés aux nouvelles viennent lui rendre compte de leur mission : ils ont aperçu l'émigration ; elle emporte un grand nombre de blessés ; elle fuit néanmoins très rapidement dans la direction du Zar'ez oriental dont, à l'heure qu'il est, ajoutent-ils, elle doit traverser les sables.

Nous avons dit plus haut que le général avait prescrit au colonel Guimar, resté à Djelfa, de se tenir prêt à se porter dans la direction qui lui serait indiquée. Fixé sur celle des tribus rebelles, il expédiait au colonel l'ordre de se mettre en route sur-le-champ, et de se porter, en forçant sa marche, sur Aïn-Malakoff, où, en se hâtant, il pourrait arriver avant les émigrants,

lesquels ne pouvaient manquer d'y passer pour y boire et y faire de l'eau.

Dans la pensée que la colonne Liébert ne devait pas tarder à paraître dans ces parages, puisqu'elle avait pour instructions d'être de retour à Djelfa, le 9 ou le 10 au plus tard, le général Jusuf prescrivit au commandant de cette annexe d'expédier sans retard, et par des cavaliers sûrs, une dépêche faisant connaître au général Liébert la marche suivie par les rebelles de la province de Constantine, et la probabilité de leur passage à Aïn-Malakoff; il l'informait, en même temps, du départ de la colonne Guimar pour cette même destination.

Ces dispositions prises, le général Jusuf organisait, à la tombée de la nuit, une colonne légère qu'il plaçait sous les ordres du colonel Margueritte, du 1<sup>er</sup> de Chasseurs d'Afrique. Cette colonne, qui devait partir à une heure du matin, le lendemain 7 octobre, et prendre également sa direction sur Aïn-Malakoff, se composait de quatre compagnies du 1<sup>er</sup> de Zouaves, d'un peloton de 120 Tirailleurs algériens du 1<sup>er</sup> régiment, de trois escadrons du 1<sup>er</sup> de Chasseurs de France, et de deux pièces de montagne. A l'heure fixée, cette petite colonne se mettait en marche, et s'engageait dans des chemins atroces, des torrents desséchés, des ravins embroussaillés, des cailloux roulants, difficultés que la nuit venait encore aggraver davantage. Après avoir franchi des obstacles qui se reproduisaient à chaque pas, la colonne sortait enfin, à la pointe du jour, du massif inextricable du Djebel Es-Sahri-ech-Chergui, et débouchait dans la plaine. Après un repos de quelques minutes pour remettre de l'ordre dans sa colonne, le colonel Margueritte prenait ses dispositions de marche, et continuait sa route.

La température est bientôt accablante, et l'infanterie enfonce jusqu'aux genoux dans les dunes de sable brûlant. Le commandant de la colonne ordonne une halte, vers dix heures du matin, pour faire le café; mais tout à coup le bruit du canon se fait entendre au loin. La colonne se remet en marche aussitôt dans la direction de cette canonnade. Elle arrivait à quatre heures et demie à Aïn-Malakoff, où elle trouvait les colonnes Liébert et Guimar pleines de joie de leur succès: elles avaient, en effet,

rencontré l'émigration, s'étaient jetées sur elle, et l'avaient razée et dispersée, après lui avoir fait subir ou éprouver des pertes très sérieuses.

Disons quelques mots de la glorieuse part que prit la colonne Guiomar dans l'affaire d'*El-Atheuf-el-Mekam*, que la légende désigne sous le nom d'*Aïn-Malakoff*, à cause de la proximité de ce dernier point du théâtre de la lutte.

Nous avons dit plus haut que, dans la matinée du 6 octobre, le général Jusuf avait expédié un courrier au colonel Guiomar pour lui prescrire de se mettre en marche avec tout ce qu'il avait d'hommes disponibles, et de se diriger vers le puits de Malakoff, où, selon toutes probabilités, devaient passer les tribus rejetées dans l'Ouest par le colonel de la Croix. Le même jour, à cinq heures du soir, le colonel Guiomar quittait Djelfa pour exécuter l'ordre qu'il venait de recevoir. A minuit, sa petite colonne dressait ses tentes aux Rochers-de-Sel.

Le lendemain 7, la colonne se remettait en marche à trois heures et demie du matin, et filait dans le nord-ouest, où elle prenait sa direction. En débouchant dans la plaine, les troupes du colonel Guiomar apercevaient des feux que, d'abord, elles crurent être ceux d'une colonne française opérant dans cette région. Au jour, ces feux disparurent; les ondulations du terrain avaient d'ailleurs fait perdre de vue la cause qui les produisait. On découvrait, quelque temps après, vers six heures, à hauteur de Mesran, mais à une distance de trois ou quatre kilomètres de ce point, une immense colonne serpentant au pied des montagnes des Oulad Si-Mehammed, et paraissant se diriger sur Aïn-Malakoff; elle approche en soulevant sur son passage un épais nuage de poussière. Il n'y a plus à en douter: ce sont bien les tribus révoltées du cercle de Bou-Sâada et du sud de la subdivision d'Aumale, qui se dirigent vers l'ouest dans l'espoir de se réunir aux contingents du marabout, et que cherche la colonne Guiomar.

On allait camper; mais il n'y a pas de temps à perdre; il ne faut point laisser échapper cette émigration en flagrant délit de défection, qui, bien qu'embarrassée de ses femmes, de ses



enfants, de ses blessés et de ses troupeaux, n'en fuit pas moins avec une très grande rapidité. La colonne se dirige pendant quelque temps parallèlement à celle des rebelles, puis faisant un à-droite, elle se porte sur son flanc gauche. Les Tirailleurs algériens sont désignés pour soutenir l'artillerie, dont ils suivent les mouvements; le colonel la fait approcher à bonne portée de l'émigration; les Tirailleurs l'accompagnent au pas de course, l'espace de deux kilomètres. Arrivée en un point favorable, l'artillerie fait feu en donnant de ses deux pièces de campagne. Son tir, habilement dirigé, jette le désordre et sème la mort dans cette foule qui s'arrête, se pelotonne, et finit par tourner sur elle-même dans la plus grande confusion. Un Spahis traverse à fond de train cette masse en désarroi, et vient prévenir le colonel Guiomar de l'arrivée par le nord de la colonne du général Liébert sur le théâtre de l'action : elle barre le passage à l'ennemi, avec lequel sa cavalerie vient d'avoir un engagement sérieux.

L'émigration se sent dès lors prise entre les deux colonnes; elle tente de rebrousser chemin, et de reprendre la direction de ses montagnes; les chameliers et les conducteurs de troupeaux orient, poussent leurs bêtes et les frappent pour accélérer leur allure; mais le colonel Guiomar a compris l'intention des rebelles, et sans s'inquiéter des démonstrations que font leurs contingents sur sa droite, il lance ses goums sur le flanc gauche de l'émigration avec ordre de la ramener sous son feu. Les Tirailleurs algériens sont aux prises avec les gens du convoi. C'est à cet instant que le général Liébert faisait annoncer au colonel Guiomar son arrivée sur le terrain de la lutte, à laquelle il devait prendre d'ailleurs une part décisive, ainsi que nous allons le dire plus loin.

Le général Liébert avait reçu, le 7, à cinq heures du matin, près de Gueltet-es-Sthol, le courrier qui lui avait été expédié par l'ordre du général Jusuf; il formait sur-le-champ une colonne légère, qu'il composait d'un bataillon d'infanterie, de sa cavalerie, de son artillerie et des goums, et prenait sa direction au sud sur la pointe est du Zar'ez-el-R'arbi. A neuf heures, il entendait le canon de la colonne Guiomar, et se portait dans sa direction.

avec sa cavalerie et le goum. A dix heures, il apercevait devant lui l'émigration, dont les premiers flots atteignaient à ce moment le pied des hauteurs qui dominent El-Mekam, et bien que son infanterie soit encore à six kilomètres en arrière, le général n'hésite pas à attaquer : il lance sans retard la cavalerie au milieu de ces masses mouvantes, tournoyantes, hurlantes de cavaliers, d'hommes de pied, de chameaux chargés de butin, et de troupeaux bêlants. Devant cette trombe de Hussards, de Spahis et de Cavaliers du goum, les contingents rebelles affolés ne savent plus où donner de la tête ; chacun, sans se préoccuper de l'intérêt général, a couru à la défense de sa famille, de son bien. Le désordre est à son comble dans cette cohue qui, écrasée par les obus du colonel Guiomar, et vigoureusement attaquée par la cavalerie du général Liébert, cherche à se diviser en tronçons pour prendre la direction du Djebel-Kheidher et s'y mettre à l'abri de cet ouragan de fer et de feu. Quelques groupes réussissent péniblement à gagner la montagne ; mais le gros de l'émigration est rejeté dans l'Est, c'est-à-dire sur le cercle de Bou-Sâada qu'elle venait de quitter, et où l'attendait la colonne de la Croix.

A une heure de l'après-midi, les colonnes Liébert et Guiomar, qui avaient fait jonction, se dirigeaient vers Aïn-Malakoff, poussant devant elles de nombreux troupeaux de moutons, et des chameaux chargés d'un butin considérable. L'effroi avait été tel parmi les rebelles, qu'une multitude d'enfants — dont beaucoup à la mamelle — furent abandonnés par leurs mères sur le chemin par lequel s'était enfuie l'émigration. Nos soldats en ramassèrent une trentaine ; les autres étaient morts de misère ou écrasés sous les pieds des fuyards.

Nous avons eu déjà l'occasion de remarquer, à l'affaire du Ksar-Ben-Hammad, la facilité avec laquelle les mères arabes abandonnent leurs enfants sur le terrain de la lutte. Est-ce parce qu'elles nous savent humains, et qu'elles ont eu fréquemment la preuve du soin extrême avec lequel nos soldats les recueillaient ? Le fait que nous constatons est tellement hors nature chez les mères, que nous serions porté à croire qu'elles comptent sur nous pour prendre soin de ces pauvres petits délaissés.

Vers trois heures de l'après-midi, et après quinze heures de

marche dans un pays des plus difficiles, la petite colonne Margueritte arrivait, à son tour, sur le terrain de l'action, et la poussière soulevée par sa marche indiquait aux rebelles qu'ils étaient encore menacés de ce côté. Bien que tardive, sa présence n'en contribua pas moins à rendre le succès plus complet.

Cette brillante affaire, qui fit le plus grand honneur aux colonnes Liébert et Guiomar, nous avait coûté deux officiers tués et deux blessés ; quelques-uns de nos cavaliers avaient également été mis hors de combat. Les uns et les autres appartenaient à la cavalerie du général Liébert, et particulièrement au 3<sup>e</sup> de Hussards.

Les mouvements prescrits par le général Jusuf avaient donc eu un plein succès ; les trois colonnes Liébert, Guiomar et Margueritte, bien que partant de points tout-à-fait opposés, avaient pu concourir à l'action, ou assurer la réussite de l'opération qui, entamée à sept heures du matin, ne se terminait qu'à une heure de l'après-midi.

Cette belle journée nous reposait un peu des massacres du 30 septembre et du 1<sup>er</sup> octobre.

Mais revenons à la colonne Jusuf que nous avons laissée dans les gorges du Djebel Es-Sahri.

Nous avons vu qu'en raison de la difficulté du terrain qu'il avait à parcourir, de la force numérique de sa colonne et de ses nombreux chameaux chargés, lesquels devaient franchir les affreuses gorges de Gaïga, le général Jusuf n'avait pu espérer joindre en temps opportun l'émigration des rebelles de la province de Constantine, que le colonel de la Croix avait poussée sur les baïonnettes des colonnes de la province d'Alger, précieuse et rare aubaine dont le retard — volontaire ou involontaire — des courriers du commandant de la colonne de Bou-Sâada avait failli compromettre entièrement le succès ; nous avons vu, répétons-nous, que, non content de donner ses ordres pour faire concourir à l'action commune les colonnes Liébert et Guiomar, le général Jusuf s'était hâté de faire un détachement tiré de sa colonne pour jeter un élément de plus sur les traces des rebelles, troupe qui, bien que n'ayant pas eu à combattre, avait cependant

joué un rôle qui n'avait pas été sans efficacité. Tout était donc pour le mieux.

Avec le reste de sa colonne, le général Jusuf quittait son bivouac de Meliliah, le 7 octobre à quatre heures du matin, et prenait une direction ouest qui devait le conduire à Aïn-Malakoff. A huit heures le général débouchait de sa personne dans la plaine qui s'ouvre sur le Zar'ez occidental, en laissant sur sa droite les Sebâ-Rous ; mais telles étaient les difficultés des gorges de Gaïga, qu'à une heure de l'après-midi, le convoi de chameaux n'avait pas encore achevé de franchir cet affreux défilé. Des derniers versants du Djebel Es-Sahri, on pouvait distinguer au loin la petite colonne Margueritte se dirigeant d'abord au nord-ouest, puis vers l'ouest, le canon du colonel Guiomar lui ayant donné sa véritable direction.

Pendant que la colonne Jusuf faisait sa dernière halte, il arrivait à toute bride au général un courrier expédié par le colonel Margueritte ; il était porteur d'un billet daté de dix heures du matin, et contenant ces mots : « J'entends le canon du côté d'Aïn-Malakoff ; je m'y porte avec tout mon monde. »

La colonne se remettait en marche à midi, et elle dressait ses tentes, à six heures du soir, à Debdaba, au milieu des sables. Le général faisait creuser au pied des dunes des puits de 1<sup>m</sup>30 de profondeur, qui donnaient assez d'eau pour les besoins de sa colonne.

Vers neuf heures du soir, le général Jusuf faisait communiquer aux corps et détachements une note ainsi conçue :

« Le général est heureux de communiquer à la colonne un rapport succinct du colonel Margueritte contenant les renseignements suivants : Grand succès ! Les insurgés, pris entre les colonnes Liébert, Guiomar et la mienne, ont été razés près d'Aïn-Malakoff. Le général Liébert a eu le plus dur de la besogne : deux officiers de Hussards tués, deux blessés. Les Oulad-Madhi et les Oulad-Ameur ont laissé entre nos mains de nombreux troupeaux de chameaux, moutons et bœufs. J'estime, à première vue, à 2,000 chameaux, 800 bœufs et 20,000 moutons l'importance de cette razia. »



Le soir du 7, les trois colonnes Liébert, Guiomar et Margueritte dressaient leurs tentes sur les eaux d'Aïn-Malakoff.

Ce combat, qui prit le nom d'*Aïn-Malakoff*, fut livré en réalité sur un point nommé *El-Atheuf-el-Mekam*. C'est ainsi, d'ailleurs, que le désignent les gens du pays.

Le lendemain, 8, la colonne Jusuf se remettait en marche, faisant lever sur son passage un grand nombre de petits troupeaux de moutons, qui s'étaient réfugiés dans les dunes pendant la fuite de l'émigration. A trois heures, le général Jusuf posait son camp à Aïn-Malakoff, auprès de ceux des colonnes Liébert et Guiomar établis sur ce point depuis la veille.

L'effet produit par le combat d'El-Atheuf-el-Mekam fut si foudroyant, que les Oulad-Madhi, et les tribus qu'ils avaient entraînées dans leur défection, retournèrent sur leurs pas et se rendirent auprès du colonel de la Croix pour lui faire leur soumission. Quelques tentes seulement, qui avaient réussi à s'échapper, allèrent rejoindre le marabout dans la province de l'Ouest.

Plusieurs tribus de la subdivision d'Aumale, les Slamat, les Oulad-Ab l-Allah et les Oulad-Sidi-Aïça, s'étaient jointes aux rebelles des cercles de Bou-Sâada, et avaient pris part aux combats du 30 septembre à Tniyet-er-Rih, et du 2 octobre sur l'ouad Dermel. Ces tribus se soumirent également, et, à partir de ce moment, la paix fut rétablie dans la subdivision d'Aumale.

Le 9 octobre, les colonnes Jusuf, Liébert et Guiomar reprirent la direction de Djelfa, où elles arrivèrent le lendemain 10, après avoir bivouaqué à Zmila.

Les troupes assistaient, en arrivant à Djelfa, aux obsèques du lieutenant de Moncey, du 3<sup>e</sup> de Hussards, tué au combat d'El-Atheuf-el-Mekam.

Dans la journée du 10, le général Jusuf adressait à ses troupes l'ordre du jour suivant :

« Soldats de la colonne du Sud de la province d'Alger !

» De longues fatigues essuyées à la poursuite d'un ennemi insaisissable qui, jusqu'au désert, a fait le vide devant nous, viennent d'être récompensées par le succès.

» Refoulées d'abord, à la suite d'un brillant combat dont tout l'honneur revient à la colonne de la Croix, de la province de Constantine, de nombreuses tribus avaient concentré leur résistance dans les gorges si difficiles du Medjeddel; mais, à votre approche, et devant un mouvement combiné qui devait les prendre entre vos feux et ceux de la colonne de la Croix, elles n'osèrent résister et cherchèrent à se jeter dans l'Ouest, à la rencontre du chef de l'insurrection. Nos marches les ont poussées là où il vous a été possible de les cerner. Trois colonnes, la petite colonne Guimar, partie de nuit en toute hâte de Djelfa, la colonne Liébert, qui a pu arriver d'une manière opportune, la petite colonne Margueritte, qui a fait une marche de quinze lieues, la nuit, dans des gorges presque impraticables, le jour, dans des sables difficilement franchissables, trois colonnes, dis-je, ont pu tomber, presque à heure fixe, sur ces masses nombreuses et surprises.

» Attaqué vigoureusement et avec une ardeur qui, chez vous, ne faillit jamais, l'ennemi, vivement repoussé, a dû bientôt fuir en abandonnant entre nos mains des dépouilles considérables.

» Ce succès aura, je l'espère, un grand retentissement parmi les tribus insurgées; il exaltera votre courage, et vous rendra plus faciles à supporter les privations et les fatigues que vous avez encore à endurer.

» Chacun de vous a bien fait son devoir; recevez-en mes félicitations ! »

La défaite des tribus révoltées du Hodhna et du sud de la subdivision d'Aumale ne tardait pas à porter ses fruits: elles s'empressaient de solliciter l'aman du commandant de la colonne de Bou-Sâada, qui le leur accordait provisoirement, et leur fixait le point de Temsa, à proximité de sa colonne, pour terrain de campement. Les tribus d'Aumale avaient été autorisées à reprendre leurs territoires. L'ordre était donc rétabli définitivement de ce côté, et les colonnes de l'ouest de la province de Constantine, devenues disponibles, allaient pouvoir, à leur tour, prêter leur concours à celles de la province d'Alger. Le colonel Seroka, dont



la colonne opérait également dans le cercle de Bou-Sâada, avait repris le chemin de la subdivision de Batna.

Le succès d'El-Atheuf-el-Mekam avait eu aussi pour résultat de rendre au général Jusuf sa liberté d'action, et de lui permettre de descendre dans le Sud, où l'appelaient des instructions que venait de lui adresser le Gouverneur général, lequel l'invitait à faire le possible pour arriver à combiner ses mouvements avec ceux du général commandant la province d'Oran, région que le marabouth, ainsi que nous l'avons vu plus haut, avait reprise pour théâtre de ses opérations.

Le général Jusuf s'occupa donc, sans retard, de la préparation des marches et opérations qu'il allait entreprendre; ses approvisionnements en vivres étaient suffisants pour lui permettre de s'avancer dans le Sud à une bonne distance de ses magasins. Le général était d'ailleurs avisé qu'un fort convoi, qui se chargeait à Boghar, devait lui être expédié prochainement, et qu'en outre, le Gouverneur général avait prescrit aux colonnes de la province de Constantine, devenues disponibles, de le ravitailler par Bou-Sâada.

Nous avons dit plus haut que la colonne Liébert, à la suite de l'incursion de Sid El-Ala sur les Hauts-Plateaux de la province d'Oran, avait été rappelée dans le Tell, mais qu'avant de l'autoriser à effectuer son mouvement, le général Jusuf l'avait chargée de faire l'évacuation du poste de Serguin devenu sans utilité, retard qui d'ailleurs avait eu cet excellent résultat de permettre au général Liébert de prendre une part des plus actives dans l'affaire d'El-Atheuf-el-Mekam. En présence de nouveaux ordres émanant du Gouvernement général, il n'était plus possible de différer le départ de la colonne Liébert pour Aïn-Toukria, position importante de la ligne de ceinture du Tell, et que cette colonne avait déjà occupée. Le général Jusuf profita de cette occasion pour réexpédier sur Boghar les nombreuses voitures ayant servi aux ravitaillements opérés par les colonnes Liébert et Archinard, et pour faire l'évacuation sur ce poste, des malades et malingres incapables de continuer la campagne.

Cet immense convoi quitte Djelfa le 11 octobre, et arrive le 16, sans accident, à Boghar, où la colonne dépose ses impédimenta, puis

elle poursuit son chemin sur Aïn-Toukria, où elle s'établit le 20 du même mois pour y reprendre sa mission d'observation.

Mais la marche que la colonne Jusuf venait de faire dans l'Est avait laissé, abandonnées à elles-mêmes, les tribus des Oulad-Naïl, dont la défection était d'ailleurs depuis longtemps imminente. Le jeune marabouth, pendant que son oncle Sid El-Ala opérait dans la province d'Oran, était remonté vers le Nord, suivi de contingents appartenant aux Oulad-Sidi-Ech-Chikh et aux tribus insoumises du cercle de Boghar. L'absence momentanée de la colonne Jusuf avait permis à Sid Mohammed-ould-Hamza de se mettre en relations directes avec les Oulad-Naïl, et de décider leur défection. Cette colonne était à peine à une journée de marche de Djelfa, que les premières tribus — les plus proches de ce poste — quittaient leurs territoires pour émigrer dans l'Ouest. Comme celles du cercle de Boghar, elles ne voulurent point porter leur foi au marabouth sans semer sur leur passage l'incendie et les ruines. C'est ainsi que les caravansérails entre Laghouath et Djelfa furent saccagés et livrés aux flammes, comme l'avaient été, dans la nuit du 13 au 14 août, ceux de ces établissements qui jalonnaient la route entre ce dernier point et Boghar. Il va sans dire que les communications entre Djelfa et Laghouath avaient été coupées immédiatement. De cette importante agglomération des Oulad-Naïl, le bach-agma Sid Cherif-ben-El-Ahreuch et deux de ses kaïds — actuellement dans le camp du général — étaient seuls restés fidèles à notre cause.

Sid Mohammed-ould-Hamza, nous le répétons, avec 200 cavaliers des Oulad-Sidi-Ech-Chikh, — sa garde, — les contingents de Boghar, les fractions des Oulad-Naïl, qui l'avaient déjà rejoint, les fantassins des ksour et du Djebel El-Eumour, s'était porté sur les abondantes eaux de Tadmit, point où s'élevait la bergerie-modèle du Gouvernement. Les bandes de la province d'Alger, qui suivaient ses drapeaux, occupèrent les campements suivants : les contingents et les populations de Boghar et des Oulad-Naïl autour de Tadmit, de Ksar-Zenina et de Ksar-Charef; les tentes des Arbaâ étaient sur l'ouad Mzi; celles des Oulad-Chaïb, des Harazlia, des Oulad-Yakoub et une partie des Saïd-Atba se dressaient autour de Tadjmout, pendant que leurs goums



étaient avec le marabouth. Les Mekhalif, du cercle de Laghouath, qui, jusqu'ici, étaient restés fidèles, s'étaient divisés en deux partis, dont l'un s'était jeté dans l'insurrection, pendant que l'autre essayait de résister dans ses montagnes, où il s'était réfugié. Laghouath et Djelfa étaient bloqués, et il n'était plus possible de sortir de leur enceinte. Le bruit courait même que les insurgés avaient l'intention d'attaquer ce dernier poste, qui, d'ailleurs, ne courait aucun danger; car le village européen, qui est assis au pied du bordj, avait été mis en état de défense au moyen d'un retranchement flanqué de blockhaus, qui le mettait à l'abri d'un coup de main. Du reste, la population civile de Djelfa se montrait très disposée à concourir, avec la troupe, à la défense de ses biens et de ses foyers.

Sans doute, le retour des colonnes à Djelfa, le 10, avait rendu quelque sécurité au pays, mais dans un rayon très restreint; dès le lendemain 11, c'est-à-dire après le départ de la colonne Liébert, les insurgés rôdaient par groupes autour du poste, et battaient la campagne au loin à la recherche de quelque aventure, ou de quelque occasion de faire du butin. Dans la soirée du même jour, un parti de 3 à 400 cavaliers pousse jusqu'en vue du camp. Le général lui fait tendre une embuscade de nuit par deux compagnies de Tirailleurs algériens; mais ces cavaliers ne reparaissent plus.

Le 12, vers quatre heures de l'après-midi, quelques cavaliers ennemis se montrent sur les hauteurs qui dominent Djelfa à l'ouest; le goum se porte à leur rencontre, et tire avec ce *parti de Sarrasins*, — ainsi qu'en souvenir des Croisades, nous désignons les Nomades. — Les crêtes sont bientôt couvertes de cavaliers rebelles qu'attire le bruit de la mousqueterie; mais la nuit met fin des deux côtés à cette tirailleurie insignifiante et sans résultat. Vers huit heures, les vedettes qui ont été placées sur la route de Charef font prévenir le général qu'un fort parti ennemi s'est embusqué dans la forêt de Sen-el-Leba, que traverse cette route. Un bataillon de Tirailleurs algériens allait reconnaître le point où l'ennemi avait été signalé; mais, à son arrivée, il avait déjà décampé.

On apprenait, le 13 au matin, qu'un *djich* (parti rebelle), avait

attaqué et razé, la veille, une tribu du Djebel Es-Sahri restée neutre, et qu'il passait à proximité du camp avec le produit de sa razia. Le général Jusuf monte à cheval sur-le-champ avec sa cavalerie régulière et ses goums, qui, soutenus par deux bataillons d'infanterie et une section d'artillerie de montagne, se mettent aux trousses des rebelles, les atteignent, et, après un combat de quelques instants, les forcent à leur abandonner le produit de leur razia.

Le même jour, à midi, une partie de la colonne Jusuf prenait de nouveau les armes pour aller renforcer, sur la route de Bou-Sâada, une reconnaissance dirigée par le colonel Margueritte, dont la colonne s'était trouvée en face d'une émigration considérable d'Oulad-Naïl cherchant à gagner le Sud. Informé de cette circonstance, le général Jusuf se mettait en marche, et suivait la route de Bou-Sâada, qu'il quittait une heure après pour se diriger, sur sa droite, vers une immense colonne de poussière qu'il croyait soulevée par la marche de la reconnaissance du colonel Margueritte. A trois heures, le général apprenait qu'il était dans les traces de nombreux contingents ennemis, qui étaient accourus pour protéger l'émigration de quelques fractions des Oulad-Naïl ; mais les rebelles avaient trop d'avance sur la colonne pour qu'elle pût espérer les atteindre ; d'ailleurs, la journée était trop avancée, et, en outre, les hommes étaient partis sans tentes et sans vivres ; il fallait donc absolument renoncer à la poursuite de l'ennemi, poursuite qui, dans tous les cas, ne présentait pas la moindre chance de succès. Le général se bornait à lui envoyer quelques obus qui n'avaient d'autre effet que de précipiter sa marche davantage. A trois heures, la colonne rentrait au camp.

Mais pendant l'absence de la colonne Jusuf, un parti ennemi tournait le camp de Djelfa, et venait tirer jusques sur les avant-postes. Au premier coup de fusil, le bach-agma des Oulad-Naïl, Sid Cherif ben El-Ahreuch, qui, débordé par le mouvement insurrectionnel, s'était réfugié dans notre camp, Sid Cherif, disons-nous, monte à cheval avec ceux des siens qui lui sont restés fidèles, et se met à la poursuite des assaillants, que quelques salves d'artillerie avaient dispersés. Peu d'instants après, on

rapportait au camp les cadavres du malheureux bach-agma (1), et de l'intrépide kaïd Kaddour, son parent. Tous deux avaient été frappés mortellement par des rebelles des Oulad-Naïl. La France perdait en Sid Cherif, dans cette fatale journée du 13 octobre, l'un de ses plus braves et de ses plus fidèles serviteurs. Il était remplacé, quelque temps après, par son frère, Sid Bel-Kacem-ben-El-Areuch.

Le général Jusuf continua, pendant la journée du 14, ses préparatifs pour marcher vers le Sud. Sa colonne, réorganisée, et dans laquelle il faisait entrer les éléments de celle du colonel Archinard, était forte de 4,350 hommes, 830 chevaux et 276 mulets. Elle comprenait : cinq bataillons d'infanterie (Chasseurs à pied, Infanterie de ligne, Zouaves et Tirailleurs), cinq escadrons de cavalerie (Chasseurs d'Afrique et Hussards), deux sections d'artillerie de montagne, un détachement du Génie, et une forte ambulance.

---

(1) Sid Cherif-ben-El-Ahreuch était originaire de la fraction des Oulad-Dhïa, tribu des Oulad-Naïl, et issu d'une ancienne famille de marabouts. Sa naissance, son intelligence, sa valeur personnelle lui avaient donné de bonne heure une grande influence sur cette grande confédération. Aussi, lorsque, en 1843, le camp d'El-Hadj El-Arbi, khalifa d'Abd-el-Kader, fut enlevé par les Ahl-Laghouth et les Arbaâ, et le lieutenant de l'Émir, ainsi que nous l'avons dit dans la première partie de cet ouvrage, attaqué et tué par eux dans Ksir-El-Hairan, où il s'était réfugié, Sid Cherif, qui était parvenu à maintenir les Oulad-Naïl, fut fait khalifa du Sud à la place d'El-Hadj El-Arbi.

Sid Cherif suivit Abd-el-Kader dans le Djerdjera en 1845, puis ensuite dans l'Ouest. Fidèle à son maître jusqu'à la fin, ce ne fut qu'en 1847 que Sid Cherif-ben-El-Ahreuch nous fit sa soumission, en même temps que l'Émir se remettait entre les mains du général de Lamoricière. Il fut successivement interné à Médéa, à Boghar, puis chez le bach-agma du Tithri, Ben-Yahya-ben-Aïça, qui s'était porté garant de sa parole.

En 1849, Sid Cherif fut nommé agha des Oulad-Naïl.

En 1850, lorsque Naceur-ben-Ech-Chohra fit défection, Sid Cherif, chargé de la poursuivre, fit, à la tête de son goum, une pointe audacieuse jusqu'à El-Guerara (ville du Mزاب), puis il tomba sur les Harazlia et sur les Hadjadj, auxquels il fit subir des pertes relativement considérables.

En 1851, une nouvelle razia sur les Arbaâ dissidents lui fit rendre

Ses moyens de transports, constitués en quatre compagnies auxiliaires du Train, comprenaient 2,300 animaux (1,600 chevaux et 700 mulets ou chevaux de bât).

Cette colonne comptait, en outre, 300 hommes de goum appartenant aux tribus du Tell.

Malgré la défectuosité de son outillage, le général pouvait emporter quinze jours de vivres, dont quatre dans le sac des hommes.

Le général Jusuf était prêt à partir dès le 14 octobre; mais un temps pluvieux et des brouillards intenses, régnant depuis la veille, l'obligèrent à retarder son départ jusqu'au lendemain.

Mais retournons dans la province d'Oran, où, comme on devait s'y attendre, de graves événements se sont produits à la suite de la triste affaire d'Aïn-el-Beïdha.

Colonel C. TRUMELET.

(*A suivre.*)



sa position et le titre de khalifa. Son audacieuse intrépidité dans ces courses lointaines et périlleuses lui valait, en même temps, la croix de chevalier de la Légion d'honneur.

A la fin de 1852, il fut installé par le général Jusuf dans le bordj de Djelfa, dont la construction venait d'être terminée.

La nécessité de relier le poste avancé de Laghouath avec le Tell amena la création, en 1853, d'un centre de commandement à Djelfa; Sid Cherif reçut alors le titre de bach-aga des Oulad-Nail. Il eut depuis à agir à diverses reprises, avec son goum, contre l'ancien chef des Arbaâ, Naceur ben-Ech-Chohra.

Depuis cette époque, Sid Cherif-ben-El-Ahreuch n'a cessé de seconder de son dévouement et de son intelligence les commandants supérieurs de Laghouath.

Nous avons vu que, dès le début de l'insurrection, Sid Cherif avait combattu avec énergie les mauvaises dispositions des Oulad-Nail. En résumé, il avait réussi à maintenir les populations de son aghalik dans l'obéissance; mais l'esprit de révolte ayant tout à fait aveuglé les Oulad-Nail, Sid Cherif fut totalement débordé, et sa double influence d'homme de guerre et de religion fut méconnue à ce point par ses administrés, qu'ils tournèrent contre lui les armes avec lesquelles ils l'avaient si souvent défendu.